

Sophie Calle, avis de recherche

Jérôme Coignard

Si en France l'importance d'un artiste se mesure à la surface d'exposition qu'on lui offre, alors Sophie Calle est une artiste majeure. Prosternons-nous devant l'idole : 1 100 m² au Centre Pompidou, et au 6^e étage encore, lieu dévolu aux grands-messes ! C'est la plus vaste manifestation jamais consacrée à son « travail ».

Ce n'est pas trahir un secret : Sophie Calle (50 ans cette année) a pour papa un grand monsieur du monde de l'art contemporain. A la question posée par Christine Macel, commissaire de l'exposition, dans le beau livre catalogue qui accompagne celle-ci, *Comment es-tu venue à l'art ?*, notre star répond : « Mon père collectionnait l'art contemporain. Du pop art surtout : Warhol, Lichtenstein, Raysse. Mais pour moi, c'était un terrain « ennemi ». A quinze ans, j'étais militante. La première fois que j'ai gravi les marches du Musée d'art moderne de la Ville de Paris, en 1980, c'était pour y exposer. » Bigre ! L'année suivante, elle exposait ses *Portraits photographiques* au Centre Pompidou. Aujourd'hui, elle y revient. Sur 1 100 m². Quelle détermination ! Entre-temps, Sophie Calle avait décidé d'essayer la posture de l'artiste, pour attirer l'attention de son père. Lors d'un séjour en Californie, en 1978, elle avait pris quelques clichés de tombes où figuraient les inscriptions « Father », « Mother » (ses parents avaient divorcé quand elle avait trois ans), « Sister », « Brother »... De retour à Paris, elle commença à suivre des inconnus dans la rue, à les prendre en photo, à consigner ces menus faits dans un journal. « Il fallait trouver quelque chose à faire. J'ai commencé à suivre des gens dans la rue. Je me suis aperçue que cela donnait une direction à mes promenades. »

En 1980, elle était invitée à participer à la XI^e Biennale de Paris par la critique d'art Bernard Lamarche-Vadel. « En fait, c'est lui qui décida que j'étais une artiste », dit-elle. Une étoile était née. Résumé : Je suis donc je suis, donc je suis une artiste. En ce temps-là, la « dérive » était le lieu commun d'un certain art contemporain. Les directions



d'une jeune bourgeoise qui n'a pas froid aux yeux faisaient illusion.

L'exposition du Centre Pompidou s'ouvre sur *Douleur exquise* (164 textes et photographies et une chambre d'hôtel reconstituée, 2003), évocation d'une histoire d'amour suivie d'une rupture « banale mais que j'ai vécue comme le moment le plus douloureux de ma vie ». Peine de cœur heureusement conjurée par l'installation de 72 diptyques associant, comme toujours, textes (bradés sur les murs) et



La Filature, Sophie Calle : compte-rendu par un détective en textes et en images des faits et gestes de l'artiste le 16 avril 1981 (vue d'installation ci-dessus). Une œuvre est née.

Vingt ans après, 2001 (détail d'une photo de Jean-Baptiste Mondino, en haut), une star est sacrée à Reubourg. (Photo ADAGP 2002 Paris)



et photos : « *Il y a x jours l'homme que j'aimais m'a quittée.* » Chaque panneau est assorti de précisions nouvelles : « *C'était un ami de mon père, il était très beau* », ou « *Cela faisait trois mois que j'attendais ce jour-là* ». Plus loin on retrouve, avec lassitude déjà, la fameuse série *Les Dormeurs* (176 photos et 23 textes, 1979) : « *J'ai demandé à des gens de m'accorder quelques heures de leur sommeil. De venir dormir dans mon lit. De s'y laisser photographier, regarder...* »

Ailleurs, Calle exploite les enregistrements de vidéosurveillance d'une banque américaine (*Unfinished*, 2003), étale les comptes-rendus d'une filature la concernant (*Vingt ans après*, 2001). Elle photographie le studio dévasté de Bénédicte, la disparue de l'île Saint-Louis (*Une jeune femme disparaît*, 2003). Demande à des aveugles de décrire leur idée de la beauté et place leur photographie en face des textes (*Les Aveugles*, 1986). On frôle l'obscénité. On frôle seulement, car tout cela doit rester bien convenable, n'est-ce pas ?

Sophie Calle chaparde les petits faits de la vie des autres, expose ou photographie le lit défait (ou prêté), les vêtements, divulgue les images volées, livre son matelas incendié, son chat empaillé. *Ad libitum, ad nauseam*... Elle charrie ce matériau comme le bousier, ce scarabée coprophage, roule devant lui sa boule. Que c'est triste Venise, avec Sophie Calle en fausse soubrette qui, à l'hôtel, farfouille dans vos petites affaires pour tricoter son mince chandail artistique, photographie les chaussures, inventorie les slips dans

l'armoire, le contenu des trousseaux de toilette (*L'Hôtel*, 1981, à découvrir dans le catalogue). L'exposition est la somme de ces journaux faussement intimes, de ces intimités cyniquement dérobées, inventoriées avec minutie et aussitôt fanées.

C'est bien emballé, sans âme, verbeux, futile, truqué, dénué de poésie comme de toute substance nutritive. L'œuvre d'une pie voleuse à la vue basse, qui ne ramassant que les bribes grisâtres d'un quotidien falsifié, croit, l'orgueilleuse, les transmuter en or. Ce qu'elle fait d'ailleurs (*lire ci-dessous*).

A la question épineuse « comment définir l'œuvre ? », Christine Macel ose prudemment cette hypothèse : « Ni « autofiction » ni roman-photo, mais entrelacements inédits de récits factuels à tendance fictionnelle, accompagnés d'images photographiques. » Louvoyant entre « palimpseste » et « hypertextualité », la minceur de l'œuvre n'a d'égal que le gongorisme de l'exégèse qu'elle suscite (1).

« M'as-tu-vu, Sophie Calle ? » Certainement pas ! Surexposée tel un film oublié au soleil de midi, elle est transparente au contraire, invisible. Au royaume de Sophie Calle, les aveugles sont enfin rois.

(1) A quelques exceptions près, comme le texte de Christine Angot dans *Beaux-Arts Magazine* n° 234, novembre 2003, qui donne de l'épaisseur et de la chair à cet « œuvre » en trompe-l'œil.

A voir, à lire

► « **M'as tu vue** », Centre Georges-Pompidou, jusqu'au 15 mars.

► **Le catalogue** : un bijou avec ses intercalaires roses, ses photos « truffées » entre les pages et son format intime. Incontestablement, le « lieu » le plus pertinent de l'œuvre. Éditions Xavier Barral, 444 p., 49,90 €.

► **Les Cahiers du Musée d'art moderne** n° 85, automne 2003, 21,50 €. Avec un article de Cécile Camart, « *Genèse d'une figure d'artiste* », qui fera date dans l'hagiographie callienne.